

Pour citer ce texte, la référence complète est :

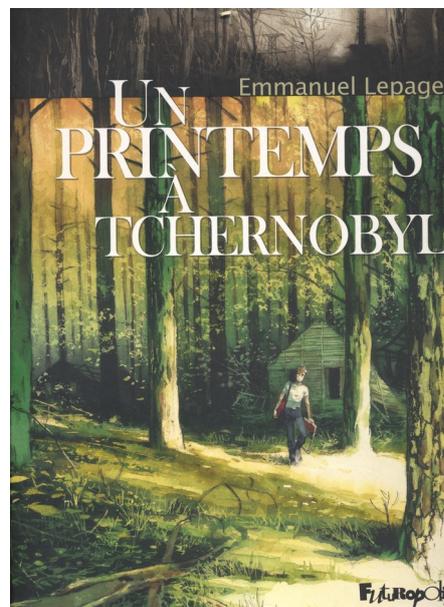
Nicole EVERAERT-DESMEDT, 2018, « Lecture de la bande dessinée : *Un printemps à Tchernobyl*, d'Emmanuel Lepage », lecture présentée dans le Centre de Recherche sur les Risques et les Crises, MINES ParisTech, à Sophia Antipolis, mars 2018 ; fichier pdf in Nicole EVERAERT-DESMEDT, *Site de sémiotique/Sitio de semiótica*, <http://nicole-everaert-semio.be>, mis en ligne le 20/04/2018.

Lecture de la bande dessinée : *Un printemps à Tchernobyl*, d'Emmanuel Lepage

Nicole EVERAERT-DESMEDT
<http://nicole-everaert-semio.be>

1. Présentation

Un printemps à Tchernobyl (E. LEPAGE, Futuropolis, 2012) est une bande dessinée de reportage. À la demande de l'association des Dessin'Acteurs,¹ Emmanuel Lepage a séjourné pendant deux semaines, du 29 avril au 12 mai, à Volodarka, un village situé à 40 km de la centrale et à 20 km de la zone interdite, pour y réaliser un reportage sur la situation actuelle et la vie quotidienne des survivants, 22 ans après la catastrophe nucléaire de 1986. Dans cette bande dessinée, l'auteur rend compte de l'expérience qu'il a vécue pendant son voyage et son séjour.

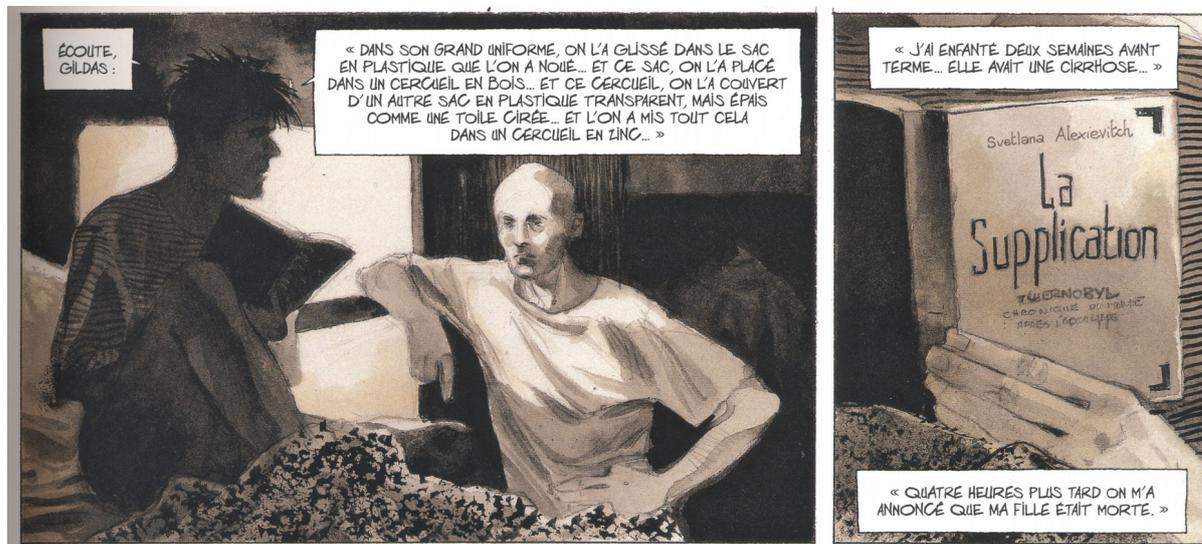


1. Cette association regroupe des auteurs qui réalisent des dessins d'investigation, promulguant la solidarité, le dialogue et les alternatives concrètes : www.dessinacteurs.org

L'association a publié en 2008 «Les fleurs de Tchernobyl», un carnet de voyage dessiné par Emmanuel Lepage et Gildas Chasseboeuf. Cette 1ère édition étant épuisée, l'ouvrage a été réédité en 2012 par La Boîte à Bulles. La même année, Emmanuel Lepage publie chez Futuropolis un récit complémentaire en bande dessinée. C'est ce récit que nous considérons ici.

2. Synopsis

- Dans le train en route vers Tchernobyl, pendant la nuit du 28 au 29 avril 2008, Emmanuel Lepage lit « La supplication » de Svetlana Alexievitch. Il en lit un extrait à son compagnon Gildas. D'autres bribes nous sont données à lire (p. 5, images 4-5).



- Ensuite, de la page 8 à la page 17, flash back au mardi 29 avril 1986 : annonce de l'accident de Tchernobyl à la TV française ; Emmanuel Lepage, alors âgé de 19 ans, apprend la nouvelle avec sa famille.
Entre 500.000 et 800.000 « liquidateurs »²... 9 jours pour éteindre l'incendie... quelques mois pour construire un « sarcophage »... Évacuation des 48.000 habitants de la ville de Pripiat...

La dictature de Loukachenko en Biélorussie étouffe toute information et toute recherche sur les conséquences sanitaires de la catastrophe (p. 16).

- On revient en France, en novembre 2007, six mois avant le voyage : Emmanuel et Gildas, tous deux illustrateurs, se retrouvent avec Morgan (musicienne et chanteuse) et Pascal

2. On appelle « liquidateurs » les personnes censées « liquider les conséquences d'un accident nucléaire », ceux qui sont chargés d'éteindre l'incendie, déblayer les débris radioactifs et nettoyer le site.

(ingénieur du son, photographe et poète). Ils participent à une réunion autour du projet d'installer une résidence d'artistes à Tchernobyl, car les organisateurs pensent que les artistes ont un rôle à jouer là-bas :

Nous croyons que l'artiste est à même de capter l'étrangeté de vivre là-bas et d'en témoigner (p. 18, images 2-3).



On assiste aux divers préparatifs du voyage...

- À la page 33, fin du voyage de deux jours en train... et arrivée au logement à Volodarka. Ensuite, au fil des pages, on voit Emmanuel qui dessine partout, dans la zone et parmi les habitants...

Parmi les habitants, il y a les hommes forts qui bravent la contamination et en plaisantent. Par exemple, Viktor, qui a été « liquidateur » se vante d'être devenu à présent un « pilleur » professionnel. Il va chaque jour dans la zone et en rapporte divers matériaux (pages 101-102).



Les adolescents sont hypnotisés par la zone. Pour eux, c'est en y allant qu'on devient un homme. Quant aux enfants, ils jouent et ils entraînent Emmanuel dans leurs jeux.

- Enfin, à la page 161, Emmanuel est de retour à Paris, le 15 mai 2008. Il retrouve ses deux enfants et leur montre ses dessins de là-bas.



3. Après la catastrophe

La BD exprime essentiellement un retour à la continuité de la vie après la rupture de la catastrophe. Une catastrophe est toujours à la fois ce qui détruit (rupture) et ce qui révèle (virtualités).

La réflexion originale de Humberto Chávez Mayol sur la notion de « Temps Mort » peut nous aider à comprendre l'ambiance du « Printemps à Tchernobyl ». Le livre d'Humberto se présente sous la forme d'un journal,³ écrit sur une durée de 8 mois, où sont notées des anecdotes et des réflexions en rapport avec ce qu'il appelle le *Temps Mort*. L'expression « Temps Mort » est posée dès le départ, comme une hypothèse que le livre s'emploie à clarifier. Il s'agit de capter une sensation et de l'expliciter dans des descriptions, des récits d'expériences et des images. Le texte tâtonne à la recherche d'une

3. H. CHÁVEZ MAYOL, 2005, *Tiempo Muerto/Temps Mort/Dead Time* (ouvrage trilingue), Nous avons traduit en français le journal écrit en espagnol, et la publication est également accompagnée de notre lecture commentée.

définition du Temps Mort, qui apparaît tout à la fin : un *Temps Mort* est une *bulle de seconde chance* :

- Un première chance a été perdue, un Temps Mort commence toujours par une perte, une rupture du désir (au sens large de l'intention d'agir, de poursuivre, d'aller vers). La perte s'éprouve avec une sensation de *lourdeur*.
- Ensuite, le Temps Mort s'inscrit dans une bulle, une parenthèse en dehors du flux temporel. La bulle crée une sensation de *quiétude*.
- Cette bulle contient une seconde chance, une force vitale qui peut se développer dans des directions surprenantes. De la bulle se dégage finalement une sensation de *plénitude*.

Nous retrouvons ces caractéristiques du Temps Mort dans la BD « Un printemps à Tchernobyl ». L'auteur-dessinateur Emmanuel Lepage se rend sur place à Tchernobyl, dans le but de témoigner de la catastrophe nucléaire en réalisant un reportage dessiné, dont les droits seront reversés à l'association des « Enfants de Tchernobyl ». Sa mission est de rendre compte des conséquences désastreuses de la catastrophe sur les habitants actuels. Mais 22 ans après l'événement, la *lourdeur* de la perte s'est estompée, et contre toute attente, au lieu d'être bouleversé par le désastre, il est touché par la *quiétude* (la bulle) et la *plénitude* (la force vitale) de la situation :

J'ai la sensation de vivre pleinement, intensément, ici et maintenant
(p. 119, image 6).



J'ai perdu le fil du temps (p. 120).

Je croyais me frotter au danger, à la mort... Et la vie s'impose à moi (p. 126).

Je suis mandaté par une association pour témoigner de la catastrophe... pas pour dire que Tchernobyl, c'est beau (p. 127).

4. La transformation vécue par l'auteur

Le récit rapporte une transformation vécue par l'auteur, qui passe de l'angoisse à la sérénité, d'un blocage à une explosion de créativité.

- **Situation initiale**

Au départ, Emmanuel est hésitant, car précédemment il n'a jamais travaillé sur le sujet du nucléaire. Jusqu'alors, son engagement anti-nucléaire s'était limité à un refus :

À vrai dire, je ne me sentais pas très légitime dans ce combat. Je n'avais à mon actif que d'avoir refusé de réaliser un dessin vantant l'énergie nucléaire... pourtant bien rémunéré (p. 22).

Il est en même temps enthousiaste et angoissé :

Bien sûr, c'était risqué, mais tellement excitant. J'allais découvrir des terres interdites où rôde la mort (p. 23).

Cette terre anéantie que je m'apprête à découvrir m'inspire une terreur sacrée (p. 49).

Le départ est prévu pour fin avril, et voilà qu'en janvier, Emmanuel commence à souffrir de ce qu'on appelle la « crampe de l'écrivain », une espèce de paralysie de la main droite, un blocage sans doute causé par l'angoisse.

Ses débuts de dessinateur dans la zone contaminée sont difficiles. On le voit, dessinant sur le terrain, sous la pluie, accompagné du tic tic du dosimètre. Il est insatisfait du résultat :

C'est nul ! Mais comment puis-je habiter un dessin, convoquer la technique quand je me sens en danger ? (p. 61, image 3).



- **Transformation**

Au retour d'une première incursion dans la zone, Emmanuel et ses compagnons s'arrêtent dans une épicerie pour y prendre un verre, mais ce qui ne devait être qu'un verre... devient un festin (p. 76). Et Emmanuel se risque à absorber la nourriture offerte. Il fait connaissance avec la population du village à 20 km de la zone. Les rencontres se multiplient et l'ambiance est chaleureuse.



- **Situation finale**

La main d'Emmanuel se débloque, sa créativité explose. Il dessine partout. Dans la zone, il dessine en éprouvant une impression de paix, il en oublie le danger (p. 109, image 1).



Il dessine aussi en marchant, il réalise une foule de portraits des gens sur le marché.

J'explore les voies infinies du dessin retrouvé (p. 139, image 4) :



5. La démarche artistique

Emmanuel se pose la question de son art : comment rendre compte par le dessin d'une tragédie palpable ?

(Dans la forêt), je ne vois pas le désastre, mais une explosion de couleurs resplendissantes.
Seul le compteur me dit : « c'est contaminé, ne reste pas là ! »
(p. 112, images 1-2-3).



Comment dessiner l'invisible ?

Dessiner, c'est essayer de rendre visible ce qui ne se voit pas.
Soulever une peau (p. 43).

Le dessinateur est confronté à l'impossibilité de représenter la radioactivité. Dans les termes de Peirce, on dira qu'il s'agit d'une qualité infinie, qui dépasse toute matérialisation, qui ne peut pas être perçue par les sens, mais seulement envisagée par une pensée en *priméité*, comme un mystère :

Ce n'est pas la mort que je suis venu toucher... mais ce qui me fait peur, ce qui se dérobe à mon regard... l'inconnu... le mystère
(p. 158).

Capter la *priméité*, tenter de la matérialiser pour la rendre intelligible, la donner à penser au récepteur : c'est ainsi que nous définissons la démarche artistique.⁴ Et le point de vue d'Emmanuel

4. Sur la démarche artistique envisagée à la lumière de la pensée de Ch.S. Peirce, voir :
N. EVERAERT-DESMEDT, 2006 (a) et 2006 (b).

Lepage sur Tchernobyl est bien celui d'un artiste. Comme le disait l'organisateur du projet lors de la réunion de préparation, les artistes ont leur place à Tchernobyl.

La BD s'ouvre par la lecture de *La supplication*. Or cet ouvrage de Svetlana Alexievitch n'est pas seulement un recueil de témoignages sur la catastrophe de Tchernobyl, ce n'est pas un documentaire, mais une œuvre d'art littéraire, car l'auteur parvient à saisir les qualités de sentiments dans les témoignages qu'elle recueille et organise :

Je m'intéressais aux sensations, aux sentiments des individus qui ont touché à l'inconnu. Au mystère.⁵

Dans son analyse de la mise en scène de *La supplication*, Virginie Symaniec cite Derrida :

L'œuvre d'art ou le poème disent leur propre événementialité, née peut-être d'une événementialité externe, mais, la gommant, ils créent l'événementialité de leur dire.⁶

Cette citation peut s'appliquer aussi bien à la BD de Lepage. En effet, cette BD est née d'une événementialité externe : le voyage et le séjour à Tchernobyl, pour témoigner de la situation là-bas, 22 ans après la catastrophe. Mais ce qui fait de cette BD une œuvre d'art, c'est une autre événementialité : celle d'un dessinateur cherchant à représenter l'invisible et faisant part de son expérience vécue pendant son séjour.

La démarche artistique est mise en évidence tout au long du récit : la BD, entièrement dessinée par Emmanuel Lepage, le montre dessinant (seul à l'extérieur ou dans un groupe d'amis) et montre au fur et à mesure les dessins réalisés (paysages et portraits). Les deux niveaux, celui de la représentation et celui de la représentation dans la représentation se juxtaposent ou s'interpénètrent. Nous avons ainsi l'impression d'assister en direct à la production de l'œuvre. En voici deux exemples :

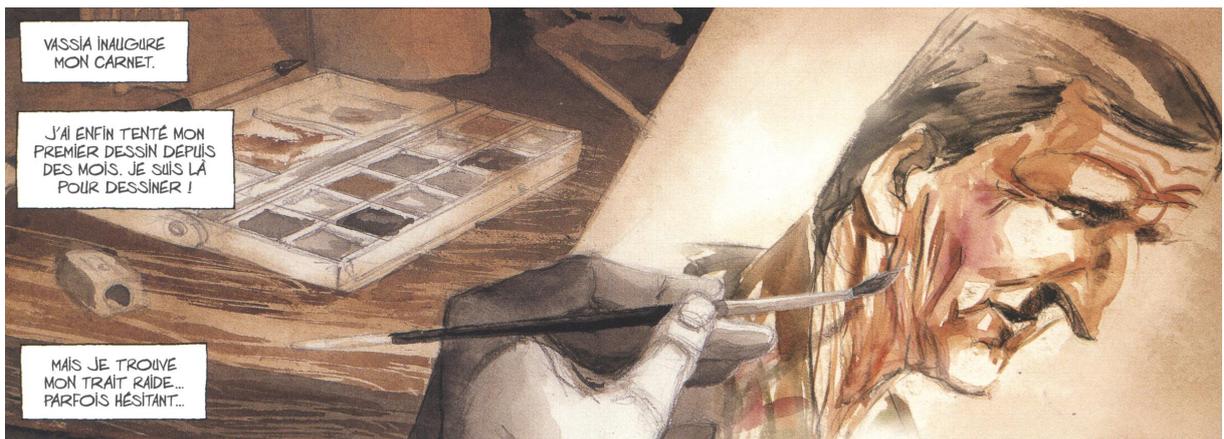
5. S. ALEXIEVITCH, 2015, p. 584.

6. J. DERRIDA, cité par V. SYMANIEC, in G. GRANDAZZI et F. LEMARCHAND (eds), 2004, p. 183.

- Un exemple de portrait : Vassia, un liquidateur



Vassia a 56 ans. Il en fait 20 de plus. Vassia est un liquidateur (p. 38).

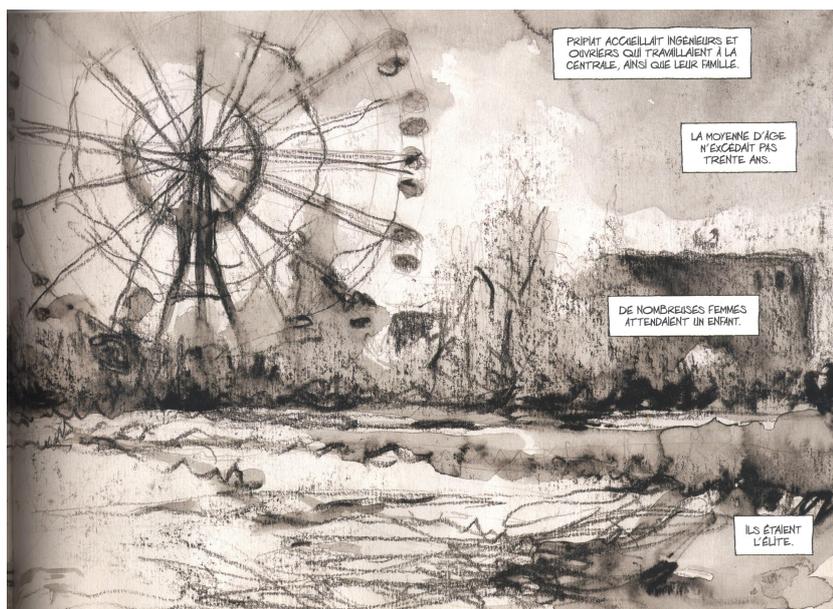


Vassia inaugure mon carnet. J'ai enfin tenté mon premier dessin depuis des mois. Je suis là pour dessiner ! Mais je trouve mon trait raide... parfois hésitant... (p. 40).

- Un exemple de paysage : la grande roue de Pripiat



La grande roue de Pripiat devait être inaugurée le premier mai 1986 (p. 66).



Pripiat accueillait ingénieurs et ouvriers qui travaillaient à la centrale, ainsi que leur famille. La moyenne d'âge n'excédait pas trente ans. De nombreuses femmes attendaient un enfant. Ils étaient l'élite (p. 67).

La transformation vécue par l'auteur et sa réflexion sur sa démarche artistique se traduisent sur le plan de l'expression graphique. En effet, la première partie de l'album est très sombre, dans des tons sépias. Les seules couleurs qui surgissent sont celles (jaune et rouge) du logo de la radioactivité (p. 49-50) :



Puis, peu à peu, d'autres couleurs apparaissent, tout d'abord le rose de la balance dans l'épicerie (p. 76), ensuite un peu de vert (p. 83) et de bleu (p. 84)... jusqu'à l'explosion des couleurs dans une image de la forêt qui occupe une double page (p. 92-93).



À partir de là, le récit se poursuit dans les tons sépias, mais des images colorées se glissent de plus en plus fréquemment :

- images de **paysages** dont les couleurs somptueuses risquent de faire oublier le danger :

Lumineuses frondaisons qui vont des verts sombres aux jeunes feuilles, tendres pousses d'un beau jaune de cadmium, carmin des troncs de conifères, indigo de bouleaux, blanc des pétales qui volent... Les couleurs éclatent, incandescentes. Tout, autour de moi, respire le calme, ces lieux invitent à la volupté... Pourtant je suis à Tchernobyl ! (p. 111),

- et images de **jeux d'enfants**... À ce propos, les deux dernières planches de l'album sont remarquables : les enfants jouent avec Emmanuel dans un bâtiment en ruine (p. 163, images très foncées) ; ils sautent par une fenêtre et se retrouvent à l'extérieur dans un monde tout en couleurs (p. 164). Par ce contraste entre l'absence et la présence des couleurs, nous comprenons que la réalité objective est sombre, mais tout n'est pas perdu car les enfants ont gardé leur force vitale.

6. La zone hors du temps

Tout à coup, seul dans la zone, Emmanuel sent une présence et se met à paniquer. Lorsqu'il retrouve ses compagnons, rassuré, il conclut :

La zone. Je n'étais pas à ma place... Un intrus, voilà ce que j'étais. La zone, une terre sans les hommes... Et qui s'en passe. Une terre, en ces jours de printemps, éclatante de beauté, qui pourrait même avoir un air de paradis... Une terre d'où les hommes sont exclus, se sont exclus... se sont chassés eux-mêmes ! On raconte que l'homme fut chassé du paradis. À Tchernobyl, c'est l'homme qui se chasse de la terre (p. 157).

Une terre d'où les hommes se sont chassés eux-mêmes, une terre où ils n'ont plus leur place... En son temps, Peirce n'avait pas considéré comme réalisable pareille extrémité ! Dans *A Guess at the Riddle* (1890), il distingue **trois étapes** dans l'évolution cosmologique :

Le point de départ de l'univers, Dieu Créateur, est l'absolument Premier ; le terme de l'univers, Dieu complètement révélé, est l'absolument Second ; tout état de l'univers à un point mesurable du temps est le Troisième (PEIRCE, C.P. 1.362).

La première étape de l'évolution se situe dans un passé infini : c'est le chaos de la *priméité* pure, le vague, l'absence totale de régularité.

La troisième étape se situe dans un futur infini : c'est la *secondéité*, la fixité du fait accompli, donc la mort («dead matter», dit Peirce, C.P. 6.201) ; c'est le triomphe total de la loi, l'absence totale de spontanéité, l'état final d'un univers complètement évolué.

Nous sommes dans le temps, donc dans la seconde étape de l'évolution cosmologique, celle de la *tiércéité*, caractérisée à la fois par de la régularité (des lois) et de la diversité (de la spontanéité, de la «chance»).

L'univers ne devrait jamais aboutir à la troisième étape de l'évolution cosmologique (celle où Dieu serait complètement révélé, donc mort), car Peirce est fondamentalement optimiste, et selon lui, «la loi de l'esprit ne peut pas être auto-destructive» (C.P. 6.148). Le monde de Peirce ne peut jamais se cristalliser totalement, il ne peut pas atteindre une fin des fins.

De nos jours, les sites nucléaires démantelés ou à démanteler, le traitement des déchets radioactifs, les zones contaminées après les catastrophes... tout cela nous renvoie à la troisième étape envisagée par Peirce, c'est-à-dire un futur infini, hors du temps, inconcevable... Dead Matter. En dehors de la vie. La fuite en avant technologique nous a conduits à une situation sans issue. Contrairement à Peirce, nous sommes forcés de constater que la loi de l'esprit peut être auto-destructive :

Ma thèse est qu'il nous faut vivre désormais les yeux fixés sur cet événement impensable, l'auto-destruction de l'humanité, avec l'objectif, non pas de le rendre impossible, ce qui serait contradictoire, mais d'en retarder l'échéance le plus possible. Nous sommes entrés dans l'ère du sursis.⁷

7. J.-P. DUPUY, 2008, p. 62.

Conclusion

Tout en nous montrant que « Tchernobyl, c'est beau », par la nature qui reprend ses droits, l'accueil chaleureux des habitants, leur joie de vivre, leur sérénité dans l'adaptation à leur situation, Emmanuel Lepage témoigne de l'ampleur du désastre qui s'étend sur cette terre où l'humanité s'est auto-détruite.

Les trois dernières planches de l'album sont consacrées aux enfants : les enfants de là-bas qui semblent heureux et insouciants, et dont l'auteur a partagé les jeux ; et ses deux enfants avec qui, à son retour, il partage son expérience en commentant ses dessins. Ce sont ses enfants qui auront le dernier mot, sous la forme de la question :

Et grand-père, il est là-bas aussi ? (p. 162)

Oui, grand-père pourrait être là-bas, car là-bas, c'est la fin de la vie...
Dead Matter.

Enfin, la dernière image est une photo, prise par Pascal Rueff, où l'on voit Emmanuel Lepage dessinant tranquillement dans une forêt aux couleurs paisibles, mais il est assis sur un siège pliable, il porte un masque, des gants et des protections en plastique aux pieds. Cette photo confirme et résume bien l'ambiance de la bande dessinée : on peut survivre dans une zone contaminée ... à condition de prendre toutes les précautions nécessaires pour s'adapter aux conditions désastreuses.



Bibliographie

- ALEXIEVITCH S., 2015, *La supplication* (1ère éd J.-C. Lattès, 1998), repris dans *Œuvres*, Actes Sud.
- CHÁVEZ MAYOL H., 2005, *Tiempo Muerto/Temps Mort/Dead Time*, Coedición de Universidad Autónoma del Estado de México, Escuela de Artes de la UAEM, Universidad de las Américas, Puebla, CONACULTA/CENART/PADID, Museo Latino en Omaha, Universidad de Guanajuato.
- DUPUY J.-P., 2008, *La marque du sacré*, Paris, Carnets Nord.
- EVERAERT-DESMEDT N., 2006 (a), *Interpréter l'art contemporain. La sémiotique peircienne appliquée aux oeuvres de Magritte, Klein, Duras, Wenders, Chávez, Parant et Corillon*, Bruxelles, De Boeck.
- EVERAERT-DESMEDT N., 2006 (b) «L'esthétique d'après Peirce», in *Signo. Site Internet de théories sémiotiques*.
<http://www.signosemio.com/peirce/esthetique.asp>
- GRANDAZZI G et LEMARCHAND F. (eds), 2004, *Les silences de Tchernobyl. L'avenir contaminé*, Ed. Autrement.
- PEIRCE, Ch.S., 1931-1935, *Collected Papers*, Vol. 1-6, 1958, *Collected Papers*, Vol. 7-8, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press.